

LE MYTHE DU GOLEM ET LA TECHNIQUE

DOI: 10.7413/18281567168

di Mara Magda Maftei

L'Université d'Études Économiques de Bucarest

Observatoire des écritures contemporaines françaises et francophones, Université Paris Nanterre

The Golem Myth and The Technology

Abstract

This paper deals with the role of technology in the process of hominization, robotization (the industrial revolution) of human beings, their dehumanization (the two World Wars, Nazism, the Shoah, the nuclear bomb) and its standardization (cybernetics) through the myth of the Golem, important for the study on the transformation suffered by human beings.

The artificial creature that the myth conveys is reactivated by the relationship of otherness that human being maintains with the machine and with algorithms. The myth-cybernetics relation is attested by Norbert Wiener who takes the Golem myth as archetype in his work published in 1964, *God and Golem, Inc.* The myth involves the imagination of the human being while cybernetics proposes to put into shape systems imagined by human beings.

The purpose of my paper is to analyze the importance of the Golem myth, to question Wiener's use of the Golem myth, to study the approaches between the Golem myth and the industrial machine of the Third Reich and to show that ultimately the modern Golem regulates human beings through algorithms and standards.

Keywords: The Golem myth, robotization, dehumanization, standardization.

Quel est le rapport entre le désir, depuis toujours, de l'homme de créer un être artificiel, qui lui ressemble, qui l'assiste dans son travail, et la technique ?

D'après le philosophe allemand Ernst Kapp, qui définit la philosophie de la technique en 1877, dans *Principes d'une philosophie de la technique*, l'homme « dans tout ce qu'il pense et dans tout ce qu'il fait, ne peut – sauf à se renier lui-même – partir que de soi-même, du soi pensant et agissant »¹. L'homme commença donc par produire des outils, il s'imagina ensuite des nouveaux membres mécaniques, il se fabriqua lui-même par la science afin d'accomplir un rêve qui l'a toujours tourmenté puisque nous le retrouvons sous une forme fictionnelle dans les mythes (le mythe d'Icare, le mythe de Prométhée - ce dernier transmet à l'homme un savoir technique et une sorte de prise de pouvoir -), dans la littérature, dans la peinture, dans la musique et dans le cinéma. La technique n'est pas en conséquence une partie externe de l'homme, mais plutôt une de ses prolongations, elle est faite de symboles, de mythes, de rêves. La transformation bionique et mécanique de l'homme actuel font de lui une sorte de Golem, un objet artificiel. L'homme est devenu créateur pour lui-même. L'hybridation de l'homme à laquelle nous assistons actuellement donne au mythe du Golem une nouvelle interprétation.

Avec ses deux composantes principales, la science et le langage, la technique n'est ni plus ni moins qu'une image de l'homme puisque le cerveau de l'homme est équipé de symboles et d'outils. « Outils pour la main et langage pour la face sont les deux pôles d'un même dispositif »², écrit André Leroi-Gourhan. Les outils se sont améliorés au fil du temps et le langage de l'homme aussi (*cf.* le film de Stanislas Kubrick *L'Odyssée de l'Espace*) jusqu'au moment où l'homme est devenu capable de produire des machines à penser (la cybernétique vue par Norbert Wiener - *Cybernetics : or Control and Communication in the Animal and the Machine* – 1948 ; *The Human Use of Human Beings* – 1950, etc.).

Pour argumenter l'idée selon laquelle **la technique a toujours joué un rôle important dans le processus d'hominisation** nous notons aussi le point de vue de Spengler, de Heidegger et de Gilbert Simondon, de Jean-Pierre Sérès et de Jacques Ellul.

¹ Ernst Kapp, *Principes d'une philosophie de la technique* (1877), trad. et présentation G. Chamayou, Vrin, Paris, 2007, p. 75

² André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, Albin Michel, 1964, p. 298

Les points de vue les plus optimistes sont ceux de Gilbert Simondon, de Spengler et de Heidegger. Gilbert Simondon publie en 1958 une étude universitaire très originale, *Du mode de l'existence des objets techniques*. Même si sa contribution à la conception du rôle de la technique est importante et date de la même époque que l'étude signée par André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, il ne bénéficia pas de la même popularité que celui-ci. Dans *Du mode de l'existence des objets techniques*³, Gilbert Simondon milite pour une prise de conscience des modes d'existence des objets techniques par la pensée philosophique. L'opposition culture/technique et homme/machine est inexacte, écrit-il. Il ne faut pas voir dans la croissance de la technique la fin de l'humanisme et, nous pouvons ajouter aussi, un passage vers le posthumanisme compris comme rupture du rapport de l'homme au monde. Dans la transformation technologique souhaitée par l'être humain, le robot est un produit de l'imagination de l'homme, inventé par celui-ci, donc l'homme reste maître des machines, il continue d'être le centre du monde. Il suffit tout simplement d'envisager une réforme de la culture qui préconise le fonctionnement de la science des machines, c'est à dire la *mécanologie*. Cette culture intégrerait donc la coexistence entre hommes et machines et aurait une nouvelle connotation, politique et sociale, ce qui donnerait à l'homme la possibilité de penser sa réalité en fonction de celle des machines que lui-même a inventées, et qui ne sont pas en fait à son service selon l'acceptation que Gilbert Simondon en donne, mais en coopération avec l'homme. Le facteur coagulant entre les deux entités, une artificielle, la machine, et l'autre bien vivante, l'être humain, sera l'information. En ce qui concerne Spengler, les choses sont encore plus claires : la technique n'est pas plus vieille que l'homme, la technique de l'homme en tant qu'animal est une « *technique d'espèce* »⁴, elle « est *indépendante* de la vie de l'espèce humaine » ; « l'homme est devenu le *créateur* de sa technique »⁵ par la main, l'arme, la pensée et le langage articulé, insiste Spengler. L'homme s'est vite détaché d'autres carnassiers puisqu'il a fabriqué lui-même son arme. À partir du moment où l'homme commença à maîtriser la technique, il s'arracha à la nature, souhaitant la modifier ce qui équivaut à un « acte de révolte »⁶, à la découverte du libre arbitre. C'est le moment où l'homme se mit à utiliser

³ Gilbert Simondon, *Du mode de l'existence des objets techniques* (1958), Éditions Aubier, 1989

⁴ Ibidem, p. 34

⁵ Ibidem, p. 35

⁶ Ibidem, p. 40

la technique en pouvoir supplémentaire, à se transformer en créateur, puisque, selon les métaphores végétales de Spengler, l'humanité est divisée en deux catégories : l'éthique herbivore (« Le destin d'un herbivore est d'être une proie »⁷) et l'éthique carnivore (« *Le carnassier est la forme suprême de la vie se mouvant librement* »⁸), donc il y a bien des nations et des peuples (les catégories qu'il adopte dans *Le Déclin de l'Occident*) ainsi que des chefs et des masses.

Spengler et surtout Heidegger dans *La Question de la technique*, font le passage vers l'idée selon laquelle soit l'homme maîtrise la technique, soit il se fait maîtriser par celle-ci.

La technique est pour Heidegger un objet manipulable et utilisable par l'homme. L'homme à travers sa volonté transforme le monde en un stock de moyens et d'énergies et cela lui assure une maîtrise sur la nature. C'est ce que Heidegger nomme l'arraisonement (« (...) qui met l'homme en demeure de dévoiler le réel comme fonds dans le monde du 'commettre' »⁹). L'homme est pris dans l'Arraisonement, dans le réel, ressource d'énergies ou de stock soumis à la maîtrise scientifique et technique de l'être humain.

Des points de vues pessimistes sur la technique ont été énoncés par Günther Anders, cité plus loin dans ce papier, par Jean-Pierre Sérís qui dans *La Technique*¹⁰ revient sur un long passage de l'histoire de la philosophie où la technique est considérée comme dangereuse. Il s'agit de ce que Jean-Pierre Sérís appelle la « misotechnie », le mépris de la raison technique. Jacques Ellul consacre à la technique trois ouvrages *La Technique ou l'enjeu du siècle* (1954), *Le Système technicien* (1977) et *Le bluff technologique* (1987)¹¹. Il insiste sur le totalitarisme de la technique (une société technicienne est une société de surveillance et de contrôle), sur une routinisation et une uniformisation des comportements des êtres humains par l'utilisation de la technique (technique d'information et de communication, technique psychologique comme la propagande et la publicité). Tout progrès technique a son prix à payer : c'est la technique qui entraîne le développement du capitalisme et non

⁷ Spengler, *L'Homme et la Technique* (1931), traduction de Christophe Lucchese, RN Éditions, 2016

⁸ Ibidem, p. 30

⁹ Ibidem, p. 32

¹⁰ Jean-Pierre Sérís, *La Technique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994

¹¹ Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Armand Colin, 1954, *Le Système technicien*, Calmann-Lévy, 1977, *Le bluff technologique*, Paris, Hachette, 1987

le contraire ; la technique échappe ensuite au contrôle de l'État, ce qui rend l'homme de plus en plus assujéti à celle-ci, en le privant de sa liberté.

La thèse la plus soutenue par des scientifiques, philosophes, écrivains de science-fiction ou de fiction tout court est celle selon laquelle la technique ruine, domine, agresse l'homme. **La technique joue un rôle important dans le processus de la robotisation (la révolution industrielle) de l'être humain, de sa déshumanisation (les deux guerres mondiales, le nazisme, la Shoah, la bombe nucléaire) et d'uniformisation (la cybernétique).**

Dans la phase industrielle du développement du capitalisme, la division entre capital (qui appartient à l'entrepreneur et aux actionnaires) et le travail (les ouvriers) est très claire. Dans l'industrie textile, l'ouvrier se fait progressivement remplacer dès les dernières décennies du 18^{ème} siècle au Royaume-Uni par la machine qui prend un caractère menaçant, un caractère monstrueux, ainsi que vivant. C'est le point de vue de Karl Marx dans *Le Capital* : « La machine isolée a été remplacée par un monstre mécanique qui, de sa gigantesque membrure, emplit des bâtiments entiers ; sa force démoniaque, dissimulée d'abord par le mouvement cadencé et presque solennel de ses énormes membres, éclate dans la danse fiévreuse et vertigineuse de ses innombrables organes d'opération »¹². La robotisation qui implique le travail dans une usine finit par mécaniser l'homme qui devient un simple produit comme ceux dont la machine est en charge de fabriquer tous les jours. La technique commence donc à bouleverser dans les années 1840 les conditions de travail des ouvriers qui se retrouvent dans un processus d'aliénation par rapport à la machine. De la même manière, l'écrivain socialiste utopique français, Étienne Cabet (*Voyage en Icarie* - 1840 -) attire notre attention sur le fait que les grandes découvertes scientifiques engendrent des révolutions sociales et politiques !

Je note aussi le point de vue de Nietzsche qui publie en 1879 *Le Voyageur et son ombre* soulignant le caractère disruptif du *consumer capitalisme* à travers la machine à vapeur, le chemin de fer, etc. La réalité humaine c'est bien le pouvoir économique qui la dirige, l'homme transforme l'environnement et finit par lui devenir prisonnier.

¹² Karl Marx, *Le Capital* (1867), Paris, Éditions sociales, 1977, p. 273

Au 19^{ème} siècle nous pouvons énumérer une suite de textes fictionnels qui personnifient les machines ; ces dernières deviennent personnages à part entière : l'automate dans *L'Ève future* d'Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, la locomotive Lison décrite comme un centaure en métal dans le roman *La Bête humaine* d'Émile Zola, un simple tableau qualifié de machine dans *L'Œuvre* du même Zola, la mine Le Voreux de son *Germinal*, La Durande, bateau à vapeur dans le roman *Les Travailleurs de la mer* de Victor Hugo, le Nautilus du roman de science-fiction de Jules Vernes, *Vingt mille lieues sous la mer*, le wagon projectile de *De la Terre à la Lune*¹³. Je mentionne aussi le texte de jeunesse de Jules Vernes, *Paris au XXe siècle* (cohabitation hommes-machines dans une première étape, ensuite la révolte des hommes contre les machines qui prennent du pouvoir et enfin la dernière étape, les hommes deviennent des machines).

L'inquiétude suscitée par le « nouveau monde », dirigé par des scientifiques et peuplé de nouvelles machines était une préoccupation constante à l'époque, comme c'est illustré par la dystopie narrative de Albert Robida : *Le Vingtième siècle : la vie électrique* (1892), ainsi que par son allégorie *L'Électricité esclave*. L'anxiété suscitée par la technologie est même dépeinte dans des récits sur l'installation de la lumière électrique à Paris, parus dans le journal *La Vie Moderne* en 1884¹⁴, un an seulement avant la publication dans le même journal sous forme de série de *L'Eve futur*. La crainte face à l'appareil qui produira de l'électricité, considéré comme une sorte de monstre, fait bien de nous rappeler l'anxiété suscitée par les innovations technologiques que l'homme a toujours ressenties et à laquelle on assiste de nouveau aujourd'hui.

Le thème de la robotisation de l'être humain revient aussi dans la littérature française contemporaine : Vincent de Raeve (*L'Usine*, 2006), Robert Linhart (*L'Établi*, 1979), Michel Waldberg (*La Caissière*, 2001), etc.

Au problème de la robotisation de l'être humain par la technique débutant avec la révolution industrielle se rajoute celui de sa déshumanisation, composante accélérée par les deux guerres mondiales, par la Shoah, par Hiroshima et Nagasaki. La machine est devenue alors le seul et le véritable dirigeant dans un monde en route pour le totalitarisme ce qui finit par déshumaniser le

¹³ Voir les travaux de Jacques Noiray, *Le Romancier et la machine*, 2 tomes, José Corti, 1981

¹⁴ Rebecca Graves, *Writing Machines, Villiers de l'Isle Adam and Raymond Roussel*, dissertation presented to the Faculty of Princeton University in candidacy for the degree of Doctor of Philosophy, 2002, Microform edition

travailleur, l'ouvrier, le soldat, délogés de leurs conditions humaines dans une compétition que Günther Anders décrira en 1956 comme « human engineering », c'est à dire injuste, car l'homme n'arrivera jamais à atteindre par lui-même, tout seul, la performance des instruments qu'il fabrique¹⁵. Du 18^{ème} siècle jusqu'au temps des guerres mondiales, la technique se transforme. Elle prend plusieurs formes, plus ou moins visibles, plus ou moins menaçantes. Aujourd'hui, la technique masquée sous l'enveloppe de l'information pourrait prendre seulement des connotations positives grâce aux diverses normes sous lesquelles elle se présente. Pourtant cet « être technique », si nous utilisons l'acceptation de Simondon, ne contribue toujours pas à une forme de stabilité et d'unité.

Mais la technique, au sens large, produira aussi un ensemble des récits que Michel Faucheux appelle « Technologiques »¹⁶ ce qui suppose opérer une extension entre le domaine des sciences humaines à celui des sciences exactes et vice-versa. Cette opération accoucha d'une littérature posthumaniste, mais bien avant d'un langage binaire salué par le plasticien Victor Vasarely, par exemple, qui réduit au début des années 1950 dans les séries « Photographismes » et « Naissances » son processus créatif au noir et blanc dans le contexte de la cybernétique naissante. Vasarely avait déjà annoncé en 1943 l'invasion de l'homme par la machine (*cf.* « L'homme »), ce tableau témoignage de l'image de « l'homme nouveau » inspiré de son mentor Sándor Bortnyik (les tableaux *The New Adam* - 1924- et *The New Eve* - 1924-).

« Un nouvel homme nouveau » est déjà en route avec la naissance de la cybernétique, qui prit le mythe du Golem comme point de départ, un mythe actualisé sous la forme d'un récit universel. Norbert Wiener (auteur, entre autres, de *God and Golem, Inc.* - 1964) se propose de faire le lien entre la machine cybernétique et le mythe du Golem, les deux avec le but de contrôler et de gouverner.

La technique remet en question le sens du mythe : la créature artificielle que le mythe véhicule est réactivée par la relation d'altérité que l'homme entretient avec la machine et avec les algorithmes. La relation mythe – cybernétique engage le même processus de connaissance sauf que le mythe implique l'imaginaire de l'homme alors que la cybernétique se propose de mettre en œuvre des systèmes imaginés par l'être humain.

¹⁵ Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme : sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle* [1956], Paris, Ivrea, 2001

¹⁶ Michel Faucheux, « Technologiques : technique et langage », *Communication & langages*, numéro 143, Armand Colin, 2005

Que signifie le vouloir de l'homme de créer une entité artificielle à sa ressemblance (physique, intellectuelle, émotionnelle, linguistique, éthique, etc.) ? Pourquoi le mythe du Golem est-il particulier par rapport à d'autres mythes ?

1. L'importance du mythe du Golem

Le mythe du Golem nous décrit l'histoire archiconnue : une créature qui se multiplie, qui échappe à son créateur et annonce que l'homme ne s'adapte pas à l'univers (selon la théorie darwinienne) mais bien au contraire, il essaie de le modifier à travers la science, qui est avec le langage, un produit de l'activité du cerveau humain. Le rôle du mythe est important, car celui-ci apporte une donnée symbolique à l'artefact de l'homme, qui est la technique.

Mais pourquoi ce mythe a-t-il une telle importance pour l'étude sur la transformation de l'homme à travers la technique ? Pourquoi cette créature d'argile qui apparaît dans le *Talmud* comme un être incomplet et inachevé est-elle prise comme le mythe fondateur de la cybernétique, la science envisagée comme un processus de l'amélioration de l'être humain, mais aussi de sa gouvernance ?

La définition la plus classique du Golem est donnée par le philosophe Gershom Scholem selon lequel le Golem est une créature ou plutôt un être humain fabriqué artificiellement grâce à une procédure magique invoquant le nom de Dieu. Le développement du concept du Golem dans le judaïsme est lié à l'idée qui admet le pouvoir créatif du langage et des lettres¹⁷. Il s'agit de l'imitation de la création divine, légitime selon la kabbale juive.

L'histoire du Golem connaît plusieurs versions. C'est la version pragoise, parue au 18^{ème} siècle, qui présente de l'importance pour notre étude. Selon celle-ci, le Golem est créé par le rabbin Loew, le Maharal de Prague (1513-1610). Si nous faisons confiance à Moshe Idel¹⁸, la légende du Golem pragois est popularisée grâce au texte publié en 1909 sous le titre *Les prodiges du Maharal* par un rabbin polonais nommé Judel Rosenberg. Le livre de Judel Rosenberg aura une grande influence grâce aux traductions de Hayyim Bloch. C'est cette légende qui est reprise par la science du 20^{ème} siècle. Le Golem pragois n'est donc pas une créature divine mais l'invention technique d'un homme, le Maharal. Son Golem, qui est en fait un double de l'homme, subit un processus de transformation

¹⁷ Voir Gershom Scholem, *On the Kabbalah and Its Symbolism*, New-York, 1969

¹⁸ Moshel Idel, *Le Golem*, Cerf, 1992

qui s'avère aujourd'hui être technique. Pourquoi est-ce technique ? Puisque le Golem est obtenu suite à un processus technologique qui nécessite deux instruments différents : l'argile et les lettres de l'alphabet hébreu. Le Golem prendra ensuite vie grâce à un signe métaphysique que le Maharal de Prague lui écrit sur le front. Il s'agit de trois lettres qui se lisent EMET et qui signifient Vérité. Il suffit d'enlever la première lettre (l'Aleph) - signifiant Unité - pour que le mot Mort apparaisse¹⁹. Le Maharal utilisa le Golem comme son serviteur pendant six jours de la semaine lui enlevant la première lettre de son signe dès l'approche du Shabbat afin de le rendre inerte pendant vingt-quatre heures (l'exploitation du Golem en tant que robot nous la retrouvons aujourd'hui dans des romans posthumanistes, comme par exemple dans le roman d'Isabelle Jarry, *Magique aujourd'hui* où le robot Today se fait enlever et exploiter dans des travaux physiques par Mirène). La légende raconte qu'un jour le Maharal aurait oublié un vendredi soir de réduire au silence le Golem et celui-ci se transforma ainsi en anti-Golem²⁰.

Le Golem a fait une très belle carrière littéraire (romans, pièces de théâtres recensés par Michel Faucheux²¹), sans compter plusieurs versions que le mythe connaît. Je retiens le roman de Gustav Meyrinck, *Le Golem*, publié en 1915, le roman de Pierre Assouline, *Golem*, 2016, et le roman de Eliette Abecassis, *L'Ombre du Golem*, 2017.

Dans le roman de Gustav Meyrinck, le Golem prend la forme d'un personnage qui ne peut pas être décrit, nommé, formulé alors qu'Assouline fait référence à « un Golem d'argile en créature métallique dotée d'une intelligence artificielle, d'une mémoire sans limite et d'une puissance de calcul hors du commun, qui en font un rival du Tout-Puissant »²². Le Golem d'Assouline risque de remplacer le Créateur, le Maharal ; c'est exactement le changement de la centralité du pouvoir emporté par la cybernétique et sa nouvelle forme de gouvernance, les algorithmes qui gèrent actuellement l'homme

¹⁹ Daniel Beresniak, *L'histoire étrange du Golem*, Guy Trédaniel Éditeur, 1993

²⁰ Dominique Lecourt, *Prométhée, Faust, Frankenstein, fondements imaginaires de l'éthique*, collection Les empêcheurs de penser en rond, Éditeur Synthélabo Groupe, 1996, p. 64

²¹ Michel Faucheux, *Norbert Wiener, Le Golem et la Cybernétique : éléments de fantastique technologique*, Éditions du Sandre, 2008, p. 64

²² Pierre Assouline, *Golem*, Gallimard, 2016, p. 229

et qui produisent même des œuvres d'art (« Edmond de Belamy » un portrait d'homme, flou, signé par une formule mathématique, vendu à presque 450.000 dollars en octobre 2018²³).

Par rapport à d'autres mythes, le mythe du Golem introduit un changement sur le plan de la parole. D'après le même Moshe Idel, les techniques de fabrication du Golem « ont en commun deux aspects essentiels : la matière première employée pour créer le Golem est la poussière, éventuellement mêlée d'eau ; d'autre part, on doit prononcer diverses combinaisons de lettres une fois que le corps est terminé et c'est ce qui lui communique la vie »²⁴.

2. Pourquoi Wiener recourt-il au mythe ?

Pourquoi Wiener prit-il le mythe du Golem pour archétype de la création d'une nouvelle forme d'existence de l'être humain d'après-guerre ? Puisque, comme il l'énonce dans *Cybernétique et société* (1952), la parole est « le plus grand caractère humain et l'accomplissement le plus caractéristique de l'homme »²⁵ ; c'est un de ses mystères aussi. Dans *L'Invention des corps*, Pierre Ducrozet dresse un portrait fictionnel de Wiener sous le nom de Werner, juif agnostique, dont les parents et lui-même furent internés dans les camps de concentration nazis. Pierre Ducrozet mélange données personnelles et professionnelles afin de recréer une possible image de Wiener et de la cybernétique envisagée comme la science qui sort l'homme de l'horreur de l'histoire, qui le libère de son corps, source de souffrance, et lui assure beaucoup plus de liberté et en apparence beaucoup plus d'autonomie. L'homme finira en revanche partie intégrante d'un énorme réseau de données, mais aussi d'un « jeu de langage » terme utilisé par Wittgenstein.

Wiener prendra le mythe de Golem comme archétype de son invention puisqu'il avait assimilé pendant son enfance toute une culture religieuse et que cela influença sans doute son esprit analytique à l'âge adulte. Donc, l'éducation religieuse, qu'il renia plus tard, l'aida quand même à trouver un cadre pour sa recherche. La cybernétique chercha au début à trouver un nouveau moyen de communication entre les êtres humains, ce qui donne en fait une forme technique à la parole. Le judaïsme entretient avec la parole un rapport de directe proportionnalité. « Le surgissement de

²³ Marie Fouquet, *Sans l'attribut du singulier*, p. 51 in Le Nouveau Magazine Littéraire, no. avril 2019

²⁴ Moshel Idel, *Le Golem*, p. 44

²⁵ Norbert Wiener, *Cybernétique et société* (1950), Éditions des deux Rives, 1952, p. 104-105

l'univers est décrit en rapport avec les possibilités combinatoires offertes par l'alphabet hébraïque. Les combinaisons de lettres sont à l'origine de la diversité des formations et des langages. Les lettres constituent véritablement une matrice universelle, de sorte qu'en examinant les possibilités combinatoires du système consonantique de l'hébreu, on scrute en fait les éléments constitutifs de la création »²⁶. De plus, le Golem est une créature muette, semblable au nouveau langage imaginé par Wiener. Muette et efficace ! La machine, l'artefact donc produit par l'homme, débarrassa d'abord l'homme d'une charge importante du travail qui lui incombait. Wiener montra aussi après la deuxième guerre mondiale, comme Turing l'avait déjà fait avant lui, que la machine est capable de produire des signes, de fabriquer finalement son propre langage. L'homme perdit ainsi son monopole avec l'augmentation du pouvoir de la machine.

Il s'agit en fait d'une nouvelle « crise du langage » qui annonce un nouvel ordre du monde, celui de la communication dans l'absence physique de l'émetteur du message. Celle-ci fut précédée par une crise politique. Il s'agit de la langue idéologisée de tout régime totalitaire. Cette langue « spéciale », dans tous les sens du terme, a réduit l'homme au silence, il l'a rendu muet, comme le Golem. En même temps, la cybernétique active elle aussi le silence de l'homme, dont la communication se réduit à un système de signes et de symboles. Les signes et les symboles qui entourent le mythe du Golem.

3. Le mythe du Golem et la machine industrielle du Troisième Reich

Au début du 20^{ème} siècle, l'homme devient un prototype uniformisé, standardisé tout juste sorti de la production en série inaugurée par Ford, reprise sur un ton comique et moquée par Charlie Chaplin dans le film *Les Temps modernes* (1936) et amplifié suite au processus de déshumanisation subi par l'homme (les deux guerres mondiales, la Shoah, la bombe nucléaire) qui transforme celui-ci en simple numéro.

Le mythe du Golem est intéressant à étudier puisque la révolution industrielle, puis la production en série et la machine industrielle du Troisième Reich transformèrent l'homme dans des golems, dans des êtres à moitié artificiels qui repose de plus en plus sur la technique jusqu'au point de la rendre autonome, de lui créer une identité à elle toute seule.

²⁶ Moshel Idel, *Le Golem*, p. 61

Le Troisième Reich reste malgré tout un cas particulier puisqu'il exerce à travers la technique une emprise totale sur l'homme au point de le transformer dans une sorte de marionnette, qui a interdiction d'employer le mot « mort » selon les témoignages des survivants des camps de concentration²⁷, qui vont vers le four crématoire d'une manière presque naturelle. Le mot « mort » devient dépourvu de son sens dramatique. L'acte de mourir est en lui-même superflu. Quand on inflige à l'être humain de la souffrance à haute dose, à la limite la mort est privée de sens. Dans son essai publié en 1947, *LTI - Lingua Tertii Imperii (Langue du Troisième Reich : carnet d'un philologue)*, Viktor Klemperer nous montre la manière dont le langage fut manipulé par les nazis afin de procéder à une mécanisation des comportements humains ; les êtres humains sont traités dans les camps de concentration comme des pièces dans une usine, prêts à être consommés pour justifier la fonction politique et sociale du Troisième Reich. Le travail à Auschwitz est un travail en silence, un travail a-langage, puisque la routinisation des comportements humains, sa mécanisation n'a pas besoin de s'exprimer à travers la parole.

Le régime nazi chercha une nouvelle identité à travers laquelle le peuple allemand devrait se manifester, identité fixée par la religion de la race et son adoration incluant l'adoration de la langue qui était supposée en être issue. Jugé incompatible avec son idéologie politique, la différence que Saussure fait entre *langage* et *langue*, le régime nazi lui oppose la différence entre *Volk* (élément spécifique d'une race) et *langage*, le dernier considéré comme une force vivante, en progression, par Emil Winkler dans des travaux publiés dans les années 1930. Celui-ci fut le promoteur d'une linguistique fondée sur « une forme intérieure », décrivant l'acte linguistique comme créatif, comme l'écrit Christopher M. Hutton²⁸. Le nazisme se propose en fait, à travers une nouvelle donnée linguistique, de refaire une conscience collective de soi.

Pour la machine de guerre nazie dont la technique, avec ses deux composantes principales, science et langage, joue un rôle essentiel dans la reconstruction de l'humain, le langage humain n'est pas une expression naturelle de son identité. Il exprime le besoin d'une espèce de volonté de connecter race, ethnicité, héritage culturel, langue ; c'est une volonté qui doit être collective et qui s'impose dans la

²⁷ Claude Lanzmann, *Shoah*, Folio Gallimard, 1997

²⁸ Christopher M. Hutton, *Linguistics and the Third Reich, Mother-tongue fascism, race and the science of language*, Routledge, 1999, p. 19

reconstruction de l'être humain à travers un langage spécial. Cette volonté collective d'adopter un langage préétabli pose un problème pour l'homme du 21^{ème} siècle, il l'uniformise, même si Norbert Wiener a imaginé pour son langage un rôle tout à fait opposé à la sortie de la deuxième guerre mondiale : il s'agissait d'une nouvelle dimension de l'être humain fondée sur le besoin de celui-ci de communiquer.

Plus le monde devient technique, plus il est nécessaire de lui opposer l'exigence de liberté individuelle. Cependant, les hommes de la nouvelle forme de néo-libéralisme, en apparence libres et égaux, se retrouvent en fait gouvernés par le savoir algorithmique qui est plus rationnel qu'eux et assure un phénomène d'addiction uniformisant le comportement humain. La pensée unique, nourrie par l'expansion des algorithmes, gère l'être humain avec son propre consentement. L'idéologie de l'homme augmenté serait-elle en fait collectiviste ? Ce « nouvel homme nouveau » finit par se retrouver dans une forme de collectivisme qui est la dépendance des autres *via* des algorithmes. La force de l'homme est donc sa collectivité, comme le décrit aussi Marvin Minsky, qui a forgé le concept de « société d'esprit » pour définir les systèmes dynamiques. D'après lui, l'homme se comporte comme un insecte, pris dans un système sans libre arbitre. C'est une idée que nous retrouvons aussi chez Michel Houellebecq, *La Possibilité d'une île* (l'être humain doit contrôler sa propre évolution biologique ; les concepts de liberté individuelle, de dignité humaine et de progrès représentent plutôt des freins dans l'évolution de l'homme) et *La Possibilité d'une île* (la création d'une nouvelle espèce « qui n'aurait davantage d'obligation morale à l'égard des humains que ceux-ci n'en avaient à l'égard des lézards, ou des méduses »²⁹).

Si le mythe du Golem suggère le couple créateur-créature, il facilite aussi à partir du 20^{ème} siècle l'émergence d'une figure artificielle, d'une déshumanisation de l'homme et ensuite d'une uniformisation de celui-ci dans le cadre du phénomène transhumaniste. Ce dernier se propose de libérer la pensée humaine du corps mortel mais aussi de rendre l'homme assujéti à une société de masse, société de consommation normalisante sur le modèle de la société nazie (la consommation uniformise les individus, d'après Foucault, que la société soit nazie ou néolibérale³⁰). La mécanisation imaginée par Hitler fut en fait l'exemple atroce de ce que la dictature de la technique peut produire

²⁹ Michel Houellebecq, *La Possibilité d'une île*, Éditions Fayard, 2005, p. 274

³⁰ Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique*, Gallimard, 2004

comme conséquence négative en transformant ainsi l'homme dans un non-homme, rupture anthropologique qui précède le néo-humain de Michel Houellebecq.

Tout juste après la deuxième guerre mondiale, la cybernétique imagine une identité informationnelle semblable tant pour l'homme que pour la machine puisque leur fonctionnement est similaire. L'homme en tant qu'être vivant se met à employer de nouveau un langage non-verbal, un langage de symboles, ce qui équivaut même à une rétroaction du comportement humain, au moins d'un point de vue linguistique, en le rejetant en arrière sur sa chaîne d'évolution. D'ailleurs, Wiener décrit le fonctionnement de l'homme et de la machine d'un point de vue physique similaire car « (...) dans les deux cas il existe un appareil spécial pour recueillir l'information venant du monde extérieur à des faibles niveaux énergétiques et la rendre valable dans le fonctionnement de l'individu ou de la machine »³¹. C'est une théorie reprise ultérieurement par le prix Nobel de médecine Gerald M. Edelman qui se demande dans *Biologie de la conscience*, si on peut construire des objets doués d'intentionnalité, des objets perceptifs qui possèdent une conscience d'ordre supérieur fondée sur le langage. Il part de la même prémisse que Wiener : pour que l'être humain traite l'information, il a besoin d'un homoncule extérieur qui l'aide à le faire, mais aussi d'une entité similaire à l'intérieur du cerveau qui s'avère nécessaire pour lire les messages qui en résultent. L'homme est une machine aussi logique que l'ordinateur. La logique est d'ailleurs la seule fonction commune que les deux entités partagent, selon Gerald M. Edelman, dont une reste encore bien artificielle.

4. Un Golem moderne qui uniformise : cybernétique, algorithmes, normes

4.1. Cybernétique, algorithmes

Les algorithmes produisent sur nous aujourd'hui les mêmes effets normalisants que la société nazie, une uniformisation qui commence avec le langage. Seule différence, notre caractère volontaire à ce processus de mécanisation des comportements humains pour en faire de nous des quasi-robots. Le nazisme a produit une rupture anthropologique. En sera-t-il ainsi pour le mouvement que nous appelons aujourd'hui transhumaniste qui a, ne l'oublions pas, comme outil important un nouveau

³¹ Norbert Wiener, *Cybernétique et société* (1950), Éditions des deux Rives, 1952, p. 31

langage de communication, le langage de la cybernétique ? Wiener a insisté dans ses écrits sur le fait que les conséquences de la technique dépendent de l'usage qu'il en est fait.

La cybernétique, avec le comportement induit uniformisant de l'homme, produit sa destruction beaucoup plus calme et consentie. La technique ensorcelle. Elle peut, comme la créature d'argile ou comme Frankenstein, échapper à son créateur. Ou pire, le créateur peut l'utiliser comme arme de destruction contre la race humaine. Le mythe du Golem, qui lie donc création et destruction renvoie à l'avènement du nihilisme. La technologie remet en cause actuellement l'espèce humaine, son évolution génétique. Notre propre puissance est en jeu, comme l'écrit Günther Anders : « À la création *ex nihilo*, qui était une manifestation d'omnipotence, s'est substituée la puissance opposée : la puissance d'anéantir, de réduire à néant – et cette puissance, elle, est entre nos mains »³².

Le mythe du Golem est réactivé avec la cybernétique symbolisant l'autonomie nouvelle de la machine. Le mythe est perpétué, enrichi de nouveaux sens, donnant ainsi à la technique une forme d'autonomie ; elle devient raisonnable à elle toute seule. Le rôle du mythe du Golem est donc de redéfinir l'homme en rapport avec la technique, de la même manière que Mary Shelley l'a fait avec son Frankenstein ou bien Auguste de Villiers de l'Isle-Adam l'imagine dans son roman *L'Ève future*. La fabrication des golems continue avec le robot qui hisse l'homme en un Dieu responsable de la création des êtres artificiels à son image. L'évolution de la technique a permis à l'homme tout d'abord de se faire aider par la machine et ensuite de se faire remplacer par celle-ci. L'homme perd son libre arbitre et devient robot dans une société uniformisante anticipée par la science-fiction de Karel Capek, *Rossum Universal Robots* (1920), de Philip K. Dick, *Do Androids Dream of Electric Sheep ?* (1968) ou de Isaac Asimov, *The Bicentennial Man* (1976), etc. Ils anticipent le rêve transhumaniste qui mutilé le corps humain afin d'obtenir un être mécanique, immortel et a-émotionnel. Asimov, par exemple, revoit le schème anthropologique d'un nouveau monde imaginaire puisque ses robots réclament le statut juridique de personne, ce qui fait d'Asimov³³ un précurseur du lexique cybernétique, mais aussi du *modus vivendi* transhumaniste qui uniformise justement le comportement

³² Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, Éditions Ivrea, 2001, p. 266

³³ Isaac Asimov, *L'homme bicentenaire* (1976), Paris, Denoël, 1978

humain à travers la sélection artificielle et la manipulation génétique. Tout cela évoque bien une temporalité exodarwinienne (d'après Michel Serres in *Hominescence*³⁴).

Le Golem, le robot, le néo-humain pour reprendre le terme de Michel Houellebecq, le non-humain, en définitive, n'est ni plus ni moins qu'un système d'information. L'homme continue sa perte de singularité commencée avec la révolution industrielle, accrue par les régimes totalitaires et aujourd'hui par la cybernétique et par le phénomène transhumaniste. Si l'être humain est réduit aujourd'hui à des données informatiques, l'annulation de la mort biologique est question de temps. Le projet de Ray Kurzweil, le gourou des transhumanistes, embauché par Google, partisan d'une Intelligence Artificielle qui devrait remplacer l'homme d'ici 2045, transférer notre mémoire et notre conscience dans des microprocesseurs afin d'assurer la survie de notre esprit après la mort biologique nous semble moins utopique. Ce ne sera plus l'ordinateur qui gagnera en autonomie grâce à un cerveau artificiel, mais l'être humain lui-même qui se transformera en ordinateur afin d'accomplir un vieux projet philosophique qui consiste à mettre fin à la souffrance. Si l'homme est un animal sur une chaîne continue d'évolution, comme l'a défini Darwin, il ne peut pas en finir avec la souffrance. C'est justement cette souffrance qui le fait régresser à un état de bétail. Annulons-la donc technologiquement, finissons-en avec la mort biologique, mais aussi avec le libre arbitre de l'homme, ses affects ainsi que l'autorégulation de type libéral. Les projets individuels, les souvenirs risquent de disparaître au nom d'un encadrement sociétal.

Cet encadrement est nommé par Jean Gabriel Ganascia « la dictature des orins », c'est-à-dire d'une multitude de liens qui nous tiennent captifs à des organismes informationnels qui gèrent en définitive notre vie. Ce totalitarisme algorithmique échappe à toute procédure démocratique. Les orins sont gérés par les géants du web, par des organismes non gouvernementaux en privant ainsi l'être humain de sa liberté.

Notre vie privée n'a plus aucun secret pour les GAFA. D'après l'article « Surprise ! Amazon écoute vos conversations via l'enceinte Alexa », publié par Marianne le 11 avril 2019 et qui relate une enquête réalisée par le magazine Bloomberg. Amazon écouterait « certaines conversations de ses utilisateurs via son enceinte Echo » afin d'améliorer les commandes vocales de son assistant vocal, Alexa. Le but est donc d'améliorer « la reconnaissance de la parole humaine et la compréhension du

³⁴ Michel Serres, *Hominescence*, Le Pommier, Paris 2001

langage naturel »³⁵ afin d'engager une conversation de plus en plus spontanée entre l'homme et la machine. Le processus d'amélioration implique l'écoute des conversations privées des utilisateurs de l'enceinte Alexa par des humains, seuls capables d'améliorer les résultats de la machine Alexa ! Ce phénomène nous rappelle une autre découverte qui date de 2016. Il s'agissait « d'un logiciel espion installé nativement par la société chinoise AdUps sur 700 millions d'appareils Android pour collecter les données de leurs utilisateurs »³⁶, des données transmises toutes les 72 heures à un serveur localisé en Chine, sans autorisation de leurs utilisateurs !

Cette nouvelle forme de collectivisme nourrie par la dépendance des autres *via* des algorithmes (les dystopies de George Orwell, *1984* et d'Evgueni Zamiatine, *Nous*, sont des excellents précurseurs dans le domaine) donne à l'homme une nouvelle dimension anthropologique. Le totalitarisme et le transhumanisme ne partagent-ils pas cette notion d'« homme nouveau », d'un homme dépourvu de sa capacité de réfléchir, de l'homme considéré comme un programme, non comme un destin ? « Le nouvel homme nouveau » doit se comporter d'une manière parfaitement standardisée, prévisible et donc manipulable. Cependant, seulement l'homme riche sera un cyborg, car il aura accès à la neuroaugmentation grâce au progrès enregistré par la médecine. Cela amènera l'humanité à la coexistence de plusieurs espèces, le critère d'égalité en termes de revenu et donc d'accès à l'amélioration sera aussi utopique que dans le programme des régimes totalitaires. Le cinéma attire lui aussi l'attention sur le risque de la séparation en groupes distincts des individus selon leurs aptitudes ou attitudes - le film *Divergente* (la société est divisée en cinq clans : Audacieux, Érudits, Altruistes, Sincères, Fraternelles), mais aussi les romans posthumanistes comme celui écrit par Christine Voegel-Turenne, *Louis ou la fabrique d'un drôle de genre*, etc.

Le corps humain en soi est un système informatique géré par un grand processeur qui est le cerveau humain. Wiener, et avant lui Turing, ne font qu'imaginer une machine qui puisse imiter l'homme. Celle-ci est en soi une donnée culturelle, religieuse, politique. Le seul risque de la machine est de réduire la pluralité des données héréditaires de l'homme à une donnée informationnelle au résultat unique : l'uniformisation. C'est d'ailleurs, l'acception que Descartes donne au corps humain quand

³⁵ <https://www.marianne.net/monde/amazon-echo-alexa-enceinte>

³⁶ <http://www.lefigaro.fr/secteur/high-tech/2016/11/16/32001-20161116ARTFIG00331-un-logiciel-espion-chinois-decouvert-dans-des-milliers-de-smartphones-android.php>

il fait référence à la mécanisation de l'être humain et il compare le corps humain à un automate : « ce qui ne semblera nullement étrange à ceux qui, sachant combien de divers automates, ou machines mouvantes, l'industrie des hommes peut faire (...) car on peut bien concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profère des paroles »³⁷.

4.2. Les normes : l'homme se fait-il gérer par des normes?

Le transhumanisme, dont le nouveau langage est celui de la cybernétique, met en question « l'humanisme libéral »³⁸, l'idée qu'un individu est rationnel et autonome. Nous pouvons aussi faire référence à la rupture de la reconnaissance de la liberté - cf. la polémique autour de *Règles pour le parc humain* de Peter Sloterdijk³⁹ ou à des préoccupations exprimées par Habermas dans *L'avenir de l'espèce humaine. Vers un eugénisme libéral*⁴⁰.

À un langage spécial, fourni par la cybernétique, il faut bien une politique économique et sociale sur mesure, ainsi que des normes culturelles, sociales, politiques. Dans *Cybernétique et société*, Wiener montre que les trois systèmes qu'il analyse et qu'il identifie sous le nom de « voix de la rigidité » (le communisme, le jésuitisme, le néo-américanisme) prétendent transformer l'homme dans une machine. Or la cybernétique postule que la structure de l'homme n'est pas rigide, donc elle est incompatible avec les trois systèmes. L'homme est donc appelé par Wiener à trouver une autre politique économique et sociale en fonction de son fonctionnement en tant qu'être humain. Pourtant, ce n'est pas si simple !

Néanmoins, quelque chose s'est passé dans les trois dernières décennies. Il s'agit d'un phénomène insinuant, d'une mutation de la technique qui a permis progressivement l'effacement de l'État auquel on retire les fonctions de régulations, confiées à des algorithmes, à des chefs d'entreprise, aux GAFAs,

³⁷ Descartes, *Discours de la méthode*, Vème partie, Ch. Adam et P. Tannery (éd.), Paris, Vrin, 1965, p. 55-56

³⁸N. Katherine Hayles, *How We Became Posthuman : Virtual Bodies in Cybernetics, Literature and Informatics*, University of Chicago Press, 2008

³⁹Peter Sloterdijk, *Règles pour le parc humain* (1999), traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Éditions Mille et Une nuits, « La petite collection », 2000

⁴⁰Jürgen Habermas dans *L'avenir de l'espèce humaine. Vers un eugénisme libéral ?* (2001), traduit de l'allemand par Christian Bouchindhomme, Gallimard, coll. « Tel », 2001

aux BATX. « Le pouvoir normalisateur »⁴¹, « l'universalité du normatif »⁴² concepts proposés par Foucault, ce qui était pour lui l'image de la société interventionniste, ordo-libéraliste s'applique-t-il bien au néo-libéralisme du 21^{ème} siècle, soumis au règne des normes régulatrices ?

« Les mécanismes de pouvoir qui ont investi les corps, les gestes, les comportements »⁴³ ont déplacé actuellement la logique de Foucault de gouvernementalité⁴⁴ libérale (apparue au milieu du 18^{ème} siècle) à la gouvernance des processus économiques. La rationalité endormie de l'homme par l'adoption et l'application parfois à l'aveugle des normes présente un risque important car elle limite son libre arbitre. Cette limitation est bien souhaitée par les dirigeants de Google, Apple, Facebook, Amazon ; l'homme devient ainsi un Golem, un esclave de l'information, nouveau visage de la technique uniformisant la pensée humaine.

Mais peut-on construire un modèle afin d'interpréter les normes, de limiter leur effets secondaires ? Les normes sont-elles adoptées par intérêt ou par défaut ? Conforme à la théorie économique classique, l'homme est l'être rationnel cherchant à maximiser son intérêt. Quel intérêt prend-il donc en se laissant gérer par des normes institutionnelles si cela représente bien un processus conscient ? Le mot même « institutionnel » peut paraître bizarre, car il évoque une structure étatique à laquelle l'homme obéit. Il n'évoque pas en revanche la soumission à laquelle l'homme agrée en utilisant les algorithmes.

L'état néolibéral est bizarrement aujourd'hui gouverné par la tyrannie des normes et des algorithmes alors qu'en Chine le rapport est inversé. Le Parti Communiste a comme projet d'installer près de 200 millions de caméras dans l'espace public, des caméras accompagnées de systèmes phoniques ce qui permettrait aux autorités chinoises d'intervenir en direct pour corriger les citoyens qui commettraient des erreurs aux yeux du Parti)⁴⁵. Nous ne sommes pas très loin du slogan du roman de Orwell, 1984 : « Big Brother is watching you » !

⁴¹ Michel Foucault, *Surveiller et punir* (1975), Gallimard, « Tell », 1993, p. 355

⁴² Ibidem, p. 356

⁴³ Michel Foucault, *Dits et Écrits*, II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 1944, p. 759

⁴⁴ Michel Foucault appelle gouvernementalité « la manière dont on conduit la conduite des hommes » p. 192 in *Naissance de la biopolitique*, 2004

⁴⁵ Voir Sophie Boisseau du Rocher, Emmanuel Dubois de Prisque, « En Chine, une armée punitive » in *Le Nouveau Magazine Littéraire*, avril 2019, n.16, p. 46-47

Aucune action régulatrice pratiquée par l'état néolibéral ne pourrait plus permettre la maîtrise de l'information, qui devient un capital important, manipulé par l'être humain lui-même et qui finit par le gouverner. Afin de prolonger le rapport homme – machine, l'information se transforme en maître de l'homme ; elle n'a même pas en revanche les caractéristiques corporelles, biologiques de l'homme ou la forme extérieure dont l'homme s'est toujours soucié d'imaginer pour son double.

Mais normaliser une société néolibérale veut aussi dire trouver un mécanisme, un modèle qui lui permet de s'autoréguler ? Faux espoir ! Nous sommes passés en Occident de la gouvernementalité de l'état à la gouvernance des algorithmes, l'homme se retrouve ainsi sous l'empire de la même normalisation qui a toujours mis en question son degré de liberté et son réel libre arbitre. L'homme est un capital gouvernable par une entité ou une autre puisque c'est un animal social, un animal qui ne vit pas isolé et donc son comportement en société a besoin de se faire encadrer, par exemple, par des normes apprises *de facto*.

Donc, les normes assurent en fait la cohésion sociale (A. Comte, E. Durkheim)⁴⁶. C'est exactement ce qu'on éprouve aujourd'hui, avec l'expansion de la cybernétique qui uniformise à travers un langage commun la pluralité des sociétés et cela au nom d'une obsession pour l'objectivité décrétée par la technique. Les algorithmes, donc les nouvelles formes de la technique, symbole du contrôle de l'homme qui traversa bien le temps, symbole d'une hyper-rationalisation typique pour le capitalisme, fonctionnent sur le même principe qu'une société de consommation normalisante, qualifiée par Foucault comme société de masse.

Il reste à établir si l'homme peut échapper à la tyrannie des algorithmes et des normes, s'il pourra les douer de sentiments et d'émotions de la même manière qu'il procéda avec les robots, les golems créés à son image. C'est Hume qui écrit que les individus tendent en général à éprouver, sous certaines conditions, les mêmes sentiments face aux mêmes situations⁴⁷. Donc des algorithmes et des normes peuvent-ils avec leurs caractères normalisateurs et régulateurs déclencher les mêmes réactions émotionnelles que la machine au 19^{ème} siècle ou le robot du 21^{ème} siècle ? Les algorithmes sont

⁴⁶ Auguste Comte, *Discours sur l'ensemble du positivisme* (1848), Flammarion, 1998 ; Durkheim Emile, *Le suicide* (1897), Paris, PUF, 1987

⁴⁷ David Hume, *La morale. Traité de la nature humaine*, III (1740), Paris, Garnier-Flammarion, 1993

beaucoup plus perfides et insinuants avec leur non-visage. Le nouveau Golem use plus et exerce sur l'homme un phénomène de contrôle sans précédent puisque l'homme l'acquiesce cette fois-ci.

Conclusions :

En définitive, le mythe du Golem est rentré dans la modernité grâce à l'usage de la technique qui transforme les êtres humains dans des golems. Les conséquences de la technique dépendent de l'usage qu'il en est fait.

À partir du moment où l'homme commença à construire des objets qui l'aident dans son travail puis ensuite qui lui ressemblent, il s'est cru le créateur dans le binôme homme – machine. Cependant, de manière imperceptible et sans son consentement implicite, les positions risquent d'être interchangeables.



Sesto San Giovanni (MI)
via Monfalcone, 17/19



& Ass. AlboVersorio Edizioni
Senago (MI)
via Martiri di Belfiore, 11

© Metabasis.it, rivista semestrale di filosofia e comunicazione.
Autorizzazione del Tribunale di Varese n. 893 del 23/02/2006.
ISSN 1828-1567
ISBN 9788857577807



Quest'opera è stata rilasciata sotto la licenza Creative Commons Attribuzione-NonCommerciale-NoOpereDerivate 2.5 Italy. Per leggere una copia della licenza visita il sito web <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.5/it/> o spedisci una lettera a Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA.